

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

D'Echo en Echo
A l'Abbaye

Supplément aux *Echos de Saint-Maurice*, 1975, tome 71b, p. 1-9

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

A l'Abbaye

Anniversaire

Le 11 février, **Mgr Louis Haller** fêtait ses 80 ans. Une santé toujours bonne lui a permis de retrouver une fois encore sa communauté et d'y présider une célébration eucharistique. Unis à tous ses amis, ses confrères lui souhaitent la bénédiction du Dieu vivant.

Le chanoine Bernard Jacquier (1943-1975)

Un jeune confrère, Bernard Jacquier, a trouvé la mort en pleine montagne, emporté par une coulée de neige, en compagnie d'un jeune homme de la paroisse de Saint-Maurice, dont il était le vicaire.

Il était né le 19 novembre 1943, aux Marécottes-sur-Salvan.

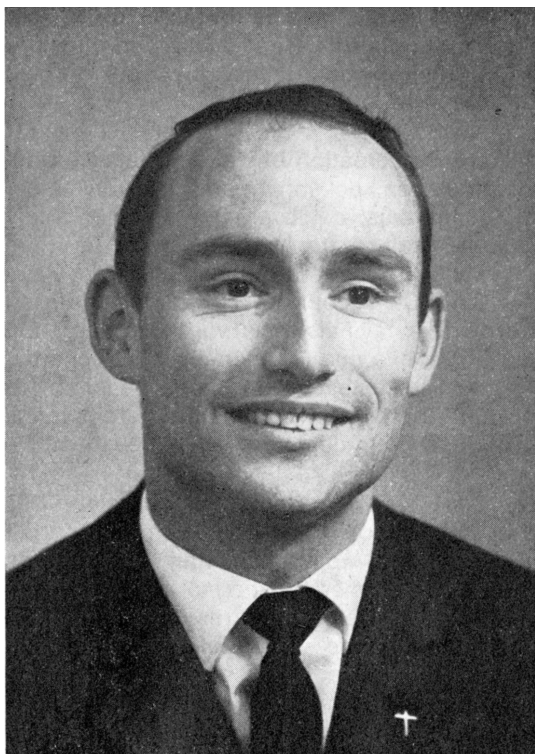
Profès de l'Abbaye en 1967, il recevait l'ordination sacerdotale en 1971 ; au mois d'octobre lui était confié son premier et dernier poste au service du Peuple de Dieu.

Relisons l'hommage de deux de ses confrères, amis et compagnons de noviciat et d'études théologiques.

« Frères, quand je suis venu chez vous, je ne suis pas venu vous annoncer le témoignage de Dieu avec le prestige de la parole ou de la sagesse. Non, je n'ai rien voulu savoir parmi vous, sinon Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. Moi-même, je me suis présenté à vous faible, craintif et tout tremblant, et ma parole et mon message n'avaient rien des discours persuasifs de la sagesse ; c'était une démonstration d'Esprit et de puissance afin que votre foi reposât, non point sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu » (1 Co 2, 1-5).

Oui, Bernard, c'est ainsi qu'il est entré au noviciat de l'Abbaye. Il n'avait qu'un seul souci : Jésus-Christ et notre communion en Lui. « Qu'ils soient tous un ! Comme toi Père, tu es en moi et moi en toi, qu'eux aussi soient un en nous, afin que le monde croie que tu m'as envoyé » (Jn 17, 21). Ce mystère de la Sainte Trinité était le sujet préféré de sa méditation. Que de fois n'a-t-il parlé de Sœur Elisabeth de la Trinité !

Cette communion avec Dieu, il l'a vécue dans une fidélité exemplaire, surtout dans la récitation de son office quotidien. Mais il ne négligeait pas pour autant la communion avec ses frères. Il n'a jamais eu de différend avec qui que ce soit. Mieux, tous, nous nous sentions attirés vers lui, car il cherchait toujours à créer l'unité en pacifiant, élevant les



débats. Et quand des divergences naissaient, il ne prenait pas position mais il nous aidait à nous retrouver à un niveau supérieur. Il regardait ce qu'il y avait de positif dans chacun de nous. Il réussissait à le dégager, puis à nous le faire découvrir discrètement. Il nous inspirait confiance et chacun désirait être son ami. Il ne portait jamais de jugement sur un confrère, mais nous trouvions en lui un regard compréhensif fait d'accueil, d'écoute et surtout de transparence : en lui, pas de fausses attaches, ni d'accaparement.

Toute sa vie était d'une qualité égale, continue, comme la marche vers la montagne. Il travaillait beaucoup, sans se disperser, et dans tout ce qu'il entreprenait, nous le retrouvions limpide, souriant, joyeux, régulier comme une horloge, consciencieux jusque dans le moindre détail.

Tout s'accomplissait dans une sorte de jeu, comme un ballet. C'est pour cela qu'il gardait un poster de deux artistes de ballet dans sa chambre à Fribourg. Que de fois il a fait admirer ces artistes ! Il aimait le beau, l'harmonieux, l'ordre, en vrai fils de saint Augustin.

La beauté, la grandeur de Dieu, de sa création et de son plan de salut étaient le sommet de sa contemplation, de son adoration. Non seulement la montagne préfigurait ce paradis, cet avant-goût du ciel, mais appelait à regarder plus haut. Il disait : « Je lève mes yeux vers les monts : d'où viendra mon secours ? Le secours me vient de Yahvé qui a fait le ciel et la terre » (Ps 121). Ce secours, il l'avait demandé, en imprimant sur son image d'ordination : « Fais-nous voir, Seigneur, ton amour, et donne-nous ton salut. » Et voilà que le Seigneur le lui accorde, ce salut. Il est maintenant — c'est le texte de son image de première messe — cette fille de Sion, dont Zacharie dit : « Chante et réjouis-toi, fille de Sion, car voici que je viens pour demeurer au milieu de toi. »

Bernard, on le disait timide. C'est faux. Il connaissait la valeur des choses, des êtres, du temps et de l'espace. C'est pour cela qu'il parlait peu. Il manifestait ainsi son respect, son admiration. Par cette attitude de révérence, il réussissait à créer le silence qui permettait de voir les choses et les êtres en profondeur et de les rencontrer dans leur grandeur, leur mystère. Il recevait tout comme un cadeau venant de la main de Dieu, d'un Dieu amour et tendresse. Cela se remarquait même dans ses gestes quand il célébrait la sainte messe. Il savait voir les merveilles que Dieu a faites en lui et autour de lui. Il vivait déjà dans le ciel. C'est pour cela qu'il était pour nous « lumière du monde, sel de la terre ». C'était une joie, un repos d'être avec lui.

Je souffre dans ma chair, aujourd'hui, Bernard, et pourtant un autre sentiment l'emporte. Quand je le rencontrais, la transparence de son âme me mettait toujours en présence de Dieu. Eh bien, aujourd'hui, en priant devant le tabernacle, en Dieu, je l'ai retrouvé. Sa brusque disparition n'est pas rupture, ni arrachement, mais communion plus profonde. C'est bien ainsi qu'il le voyait. Séparé d'un confrère qui continuait ses études à Rome, il lui écrivait :

« ... Il est certain que la séparation temporaire, chacun de nous en a déjà fait l'expérience, permet de prendre mieux conscience de l'affection mutuelle que les membres d'une famille se portent. Aussi, suis-je persuadé que l'éloignement dont nous sommes l'objet actuellement va nous permettre de vivre dans une union de charité et de prière encore plus intense. Nos soucis, nos difficultés, nos joies, offertes au Seigneur en étroite union les uns aux autres, seront le signe et le témoignage d'une vie vécue dans l'amour, tout orientée vers une même et seule fin, à savoir la gloire de Dieu et le salut des âmes qui nous sont confiées. »

Ces âmes, Dieu les lui confie plus spécialement encore puisque désormais, il vit en parfaite union avec Lui, et avec tous les hommes. Qu'il nous conduise tous vers Dieu, cette montagne qu'il veut nous faire escalader !

Avec Bernard Glassey, il est déjà parvenu à ce sommet. Nous savons qu'ils vont nous aider, et leur place privilégiée en Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, nous est d'un précieux soutien.

Ordination

Le chanoine **Edgar Thurre**, au lendemain de Noël, recevait le diaconat, le jour même où l'Eglise célèbre l'anniversaire du martyr du diacre Etienne.

L'extrait d'un sermon de saint Augustin pourrait nous aider à mieux pénétrer dans le grand mystère du sacrement de l'ordre et du martyr.

« Le bienheureux et très glorieux martyr dans le Christ Etienne a déjà nourri nos âmes par ses paroles que nous venons d'entendre. Néanmoins, après ce mets, je voudrais — poussé par les exigences de mon ministère — vous servir comme un deuxième repas. Je n'ai rien de plus doux à déposer sur la table que le Christ et son martyr. L'un est Seigneur, l'autre serviteur. Mais Etienne, de serviteur, est devenu ami. Quant à nous, sans nul doute, ne sommes-nous que serviteurs : qu'Etienne nous obtienne de devenir, à notre tour, amis. (...) Remarquez ceci : Etienne rendait témoignage, alors qu'il était lapidé ; sur terre, il confessait, et il contemplait déjà dans le ciel. Il confessait celui pour qui il se livrait sans mesure, à qui il confiait tout son être (...). Etienne a agi ; mais ce fut au nom du Christ (...) afin que le Christ soit rendu présent, afin que le Christ soit adoré (...). Les deux se sont ouverts : le martyr contemple le premier des martyrs : il voit Jésus, debout à la droite du Père. Il voit si bien qu'il ne peut garder le silence. Les autres ne voyaient rien : leur regard n'était que haine ! Ils ne voyaient rien parce qu'ils haïssaient. Etienne ne tait pas ce qu'il voit afin de rejoindre celui qu'il contemple » (Sermo 316; PL 38, col. 1432).

Nominations

Depuis le début de l'année scolaire, le chanoine **André Rappaz** assume la charge de proviseur pour les classes terminales de la section classique.

La communauté a désigné les chanoines **Léon Dupont Lachenal** et **Jean Deschenaux**, respectivement second délégué et suppléant au Conseil primatial de la Confédération des Chanoines réguliers.

Le chanoine **Dominique Gross**, vicaire à la paroisse d'Aigle, exerce aussi depuis le mois de janvier un ministère à l'armée, comme capitaine aumônier.

Examens

Le chanoine **Jean-Claude Crivelli** a terminé ses études à l'Institut catholique de Paris, où il a obtenu la licence de théologie sacramentaire et de liturgie.

Il est intéressant d'apprendre, en quelques mots, quel fut l'objet de son mémoire de licence.

« Quelques indications à propos de mon travail de maîtrise.

Le propos du mémoire était de montrer sur pièces le bénéfice que la théologie sacramentaire peut retirer d'une nouvelle approche des textes. Je m'explique : habituellement, face à un texte, qu'il soit littéraire, juridique ou liturgique, notre réaction est de vouloir en découvrir le sens « naturel », ou ce que nous croyons tel — le passage du signifiant phonique ou graphique au signifié s'opère sur la base d'une simple connaissance de notre langue maternelle. Or la linguistique moderne est en train de découvrir de nouveaux modes d'approche : parmi ceux-ci, le courant structuraliste — illustré actuellement, en France, par les Greimas, Lévi-Strauss et autres Barthes — estime que ce que nous nommons « sens du texte » est le produit d'une organisation d'éléments, d'une structure immanente ; soit un système autonome qui fonctionne selon des lois propres et qui se transforme par le jeu même de ces lois, sans recourir à des éléments externes. Dans cette perspective, le sens se révèle comme un effet que l'on peut déconstruire pour voir « comment

ça fonctionne ». Travaillant, non sur des termes, mais sur des rapports, l'analyse sémio-linguistique tentera de manifester comment, plus profond que sa surface littéraire, le texte dépend d'un choix opéré dans un réseau combinatoire de signifiants ; parler, construire un discours ne se peut faire qu'à travers des contraintes de signification.

Le texte liturgique n'échappe pas à un tel jeu. La lecture que nous avons tentée des prières pour les morts nous a permis de dégager certaines instances : le temps comme homogénéité dans laquelle se situent les différents « actants » d'une prière funéraire, continuité manifestée par l'emploi de temps verbaux spécifiques ; le lieu comme générateur de différence : soit le lieu d'où le locuteur parle (« je » des fidèles, du ministre) distingué du lieu appartenant à l'allocutaire (« tu » de Dieu) — le second lieu étant l'accomplissement du premier. Tout le jeu du texte liturgique nous a paru résider dans le passage que celui-ci réalise à l'endroit du défunt, d'un lieu à un autre. »

Concert de Noël

Travailler durant des mois au rythme d'une ou deux répétitions par semaine, pour quelque deux heures de communion et de rêve, voilà le lot de la plupart des musiciens. Une fois le concert achevé, ne restent plus qu'un beau souvenir et la préparation du prochain. Mais parallèlement à cette disproportion entre un long travail (qui n'exclut pas forcément la joie) et le court instant de plaisir à jouer en public il y a cette chance extraordinaire de pouvoir à 15 ou 20 ans donner un concerto de Corelli, un de Haydn, une pièce de Ravel et une symphonie de Schubert.

La jeunesse d'âge de l'Orchestre du Collège lui vaut le qualificatif d'amatteur même si, comme le relevait le chanoine Marius Pasquier, son directeur, un nombre croissant de ses membres axe résolument sa vie vers la musique au point d'en faire un « métier ». Cependant, ce petit mot n'a pas toujours ce sens péjoratif qu'on lui attribue trop souvent. L'amatteur n'est-il pas celui qui aime ? Ce terme me semble contenir toute la force et le charme d'une telle formation. Evidemment, çà et là surgissent quelques hésitations, des imperfections, mais au-delà de ces failles il nous faut savoir découvrir toute la richesse d'un pareil orchestre.

Le concert de Noël débuta par le *Concerto grosso N° 7 en ré majeur* de Corelli. Malgré l'influx nerveux dont le chef d'orchestre déborde tant sur scène qu'aux répétitions, ce concerto n'atteignit guère cette grâce, cette vivacité et cette élégance tout italienne que l'on aime à retrouver

en début de programme. Autant les musiciens que les spectateurs ressentirent donc cette maladie que l'on nomme « trac » et qui nous entraîne à l'indulgence. Sachons nous dire, lorsque nous avons la chance d'entendre des musiciens dans la pleine acception du terme, que les erreurs de parcours sont sans importance ; pourvu que l'émotion musicale soit rendue.

Vint ensuite le *Concerto en ré majeur* pour violoncelle et orchestre de Haydn, avec en soliste Mineo Hayashi, violoncelliste. Agé d'une trentaine d'années, élève de Guy Fallot, ce jeune soliste sut s'allier notre sympathie aussi bien que celle de l'orchestre, au cours des répétitions. Son jeu, sans artifice, a su nous toucher ; tant l'orchestre que le soliste sont parvenus à nous émouvoir de par la simplicité et la pureté de leur interprétation. La chaleur du violoncelle avait quelque chose de profondément humain et son dialogue avec l'orchestre était soutenu quoiqu'on l'eût aimé un peu plus souple.

Si l'émotion était au rendez-vous, c'est cependant dans la *Pavane pour une infante défunte*, de Ravel, qu'elle surgit avec le plus de conviction. Les jeunes musiciens ont su admirablement, sous la baguette expressive de leur chef, nous restituer le climat de cette pièce. Le tempo leur convenait et le thème les avait touchés de près. Vraiment ce fut à mon avis le meilleur moment du concert et ceci sans aucune restriction.

La dernière œuvre inscrite au programme était de Schubert. La *Symphonie N° 5 en si bémol majeur*. Le premier mouvement nous parut plein de vie, de fraîcheur et propre à nous amener à la rêverie dans les mouvements suivants. Mais, était-ce le tempo, un peu lent, la fatigue (compréhensible) des musiciens, nous eûmes de la peine à « décoller ». Nous sentions le chanoine Pasquier essayant de les captiver, de les réveiller, mais les accords se suivaient sans ce relief qu'il eût été plus facile d'obtenir si les cordes eussent joué plus doucement. On sentait que les vents devaient forcer pour parvenir d'une façon distincte jusqu'aux oreilles des spectateurs. Ce déséquilibre a beaucoup nui à la qualité de l'interprétation.

Sans vouloir ni encenser d'une façon outrancière, ni disséquer exagérément, ce dernier concert de Noël m'a paru, ainsi qu'à bon nombre d'autres auditeurs, un des meilleurs depuis fort longtemps. Nous garderons au cœur le souvenir de cette Pavane de Ravel, dans l'espoir de retrouver la même émotion l'an prochain, de découvrir un nouveau soliste aussi convaincant, et un orchestre au grand complet, sans omettre un directeur toujours aussi dynamique. Que tous ceux qui ont participé à la mise en place de ce concert trouvent ici nos remerciements et nos encouragements.

Souvenir

Le monde musical de Suisse a célébré le dixième anniversaire de la mort d'**Aloys Fornerod**, ami de l'Abbaye. Voici ce qu'écrivait, à cette occasion, M. Henri Jaton.

Si l'on évoque la carrière féconde d'Aloys Fornerod, c'est par son admirable « unité » qu'elle s'impose avant tout à notre admiration. Enfant de ce Pays de Vaud, auquel il voua toujours un attachement constant, Aloys Fornerod, dans sa personnalité aussi bien que dans ses œuvres et ses écrits, incarnait le caractère même de l'esprit « latin », dont il fut très tôt imprégné lors des études qu'il poursuivit à Paris, sous la direction de Vincent d'Indy, étant initié ensuite à l'art du contrepoint par les soins d'Auguste Sérieyx.

Ayant acquis une très vaste culture et un irréprochable métier, Aloys Fornerod a réalisé une importante production dans laquelle il use des formes les plus diverses que peut emprunter la musique. Fornerod a marqué toujours une prédilection spéciale pour la voix humaine qu'il traite avec la maîtrise exceptionnelle que l'on perçoit dans ses *Motets*, ses *Messes*, son *Te Deum*, ses *Méodies*, aussi bien que dans son opéra *Geneviève* qui fut créé à Lausanne et repris, par la suite, au Théâtre de Besançon.

José Porta et Ernest Décosterd nous révélèrent, naguère, sa *Sonate pour violon et piano*, tandis que Georges et Victor Desarzens et Jules Godard donnaient, en notre ville, la première audition de l'une des pages les plus parfaites de Fornerod : son *Concert pour deux violons et piano*. Le compositeur auquel nous rendons hommage a écrit en outre, un *Concerto de piano* — que Jacqueline Blancard créa à Lausanne —, une *Sonate de violoncelle* et, pour l'orchestre, le *Voyage de printemps*, un *Concert* et la pièce symphonique *Prométhée enchaîné*.

Il me faut souligner spécialement l'action prépondérante qu'Aloys Fornerod a exercée dans la formation de plusieurs de nos musiciens. Fornerod a enseigné au Conservatoire de Lausanne et à l'Abbaye de Saint-Maurice dont l'ambiance caractéristique a contribué, de manière décisive, à son évolution spirituelle. C'est néanmoins au Conservatoire de Fribourg qu'appartient le privilège de sanctionner les mérites éminents d'Aloys Fornerod en lui confiant la charge de directeur d'une institution à laquelle l'être d'élite, dont nous honorons la mémoire, apporta un rayonnement qui s'étendit à notre pays tout entier. Fornerod a laissé de nombreux disciples : lui-même n'a jamais été remplacé.